



Frédéric Dard dans son appartement de Genève.

San Antonio dans le fauteuil de Frédéric Dard

TOUTE OEUVRE a son Arlésienne... Un personnage qu'on ne voit jamais, mais qui parle sans cesse, l'auteur, selon l'adage classique, se décrit dans la mesure où il écrit. Mais qui peut bien parler derrière San Antonio, impavide fleuve policier dont, bon an, mal an, deux à trois nouveaux titres viennent, depuis des temps mémoriaux, étancher la soif de millions de lecteurs épris d'insolite et d'aventure ?

Lequel des trois personnages composant sa trilogie est-il son interprète? San Antonio lui-même, policier au jarret d'acier, bon flic, bon fils, bon Jules, et dont la consommation de blondes bier proférées est à la mesure de ce qu'on attend, paraît-il, du Français chez lui et à l'étranger ?

Bérurier, dit Béro, qui donne plutôt, lui, dans la choucroute HLM (à cause du nombre d'étages) et le "beajolpif" ? Ou encore, Pinaud (Pinuche pour les intimes) un peu quinteux sur les bords et expert dans l'art pourtant ingrat

de se roussir les moustaches avec des mégots toujours éteints ?

Le "Tondou"

Naturellement, rien n'est jamais aussi simple. Si Frédéric Dard, auteur de cette série à succès, est bien là, c'est plutôt en filigrane, à travers les lignes, dans un certain ton, sous une certaine émotion...

Sauf le respect qu'on lui doit et le fait, certifié, qu'il continue de porter sur sa calotte crânienne une chevelure résiduelle visible à plusieurs pas, c'est plutôt, si l'on veut à toute force lui trouver une ressemblance, au quatrième personnage de ses romans qu'il fait penser, au "Tondou", dont Frédéric Dard a le regard métallique, la mine sobre, le geste avare et l'adjectif précautionneux...

Mais là encore, la comparaison dérape très vite ! Même dans l'immense appartement perché en plein ciel qu'il occupe à Genève, on ne l'imagine pas, toujours comme le "Tondou", caresser, à travers la peau

Et proclament qu'à travers cette oeuvre touffue peut se distinguer, vu par le gros bout, peut-être, de la lorgnette, un certain panorama de notre société...

Ces spéculations apparemment laissent Frédéric Dard plutôt froid. Immobile, bien calé dans son fauteuil, il dédaigne le numéro d'auteur. Il attend laborieusement les questions, une ombre, pourtant de mécontentement sur le visage...

Réveil à 7 heures

Que se passe-t-il ? Il avait bien l'impression d'oublier quelque chose... Mais oui, c'est cela ! Il n'avait encore rien offert à boire ! Et du coup, après avoir enregistré notre préférence pour un délicat alcool de framboise qui trônait sur le bar, nous en verse trois décilitres ! C'est trop pour une simple politesse et, sans verser dans de trop subtiles analyses psychologiques, c'est trop pour un homme aussi maître de lui qu'il s'efforce de le paraître...

Derrière cette profusion apparaît déjà Dard-l'écorché, Dard-le-sensible... Qui apprécie visiblement le tour technique que, de toute façon, nous désirions donner à l'entretien : comment peut-on, année après année, produire régulièrement deux ou trois romans par an ? Comment organise-t-on une telle production ? Quelle discipline de vie et d'esprit exige-t-elle ? Et à l'inverse, quelle influence, quelles contraintes, un auteur finit-il par recevoir de son oeuvre, de ses personnages ?

Frédéric Dard : "Impossible, évidemment, de marcher "à l'inspiration". Trois policiers par an, cela veut dire se réveiller chaque matin à 7 heures moins le quart. Coup de fil, par téléphone intérieur, aux enfants levés tôt eux aussi, à cause de l'école, et dont c'est la charge, généreusement rémunérée, de préparer le premier café de la journée..."

"Après le petit-déjeuner pris en famille, douche, toilette... à 8 heures, je suis habillé, cravaté, comme vous me voyez maintenant. Je ne pourrais absolument pas écrire en négligé... Et, selon les jours, je travaille jusqu'à une ou deux heures de l'après-midi. Une seule diversion : l'ouverture du courrier, vers 10 heures. Je suis beaucoup trop angoissé pour ne pas prendre immédiatement connaissance des lettres qui me parviennent..."

Jamais de vacances

Après cet exposé technique, San Antonio émit ciré.

Dard, lui, s'agit un peu. Et pour se faire plaisir au passage, revient timidement en arrière : "J'ai trois enfants : une petite fille de 3 ans, un garçon de 10 ans et un autre encore de 14 ans, adopté." Ce mot "adopté" est machonné... Dard-la-pudeur est comme ça : et c'est tout à fait par hasard qu'un peu plus tard, nous croiserons dans le vestibule l'adopté, un garçonnet noir...

Un personnage tel que San Antonio n'est-il pas trop envahissant ?

Frédéric Dard : "Eh bien, je ne crois pas qu'il ait fini par me digérer. Physiquement, vous pouvez constater que je garde mon indépendance. Je ne parle pas du tout comme lui..."

De loin, on aurait imaginé le contraire.

— Peut-être que je décrois, mais c'est ainsi... Le San Antonio est un langage que je comprends très bien. Mais je ne peux le parler que derrière ma machine à écrire...

— Et l'histoire elle-même, chaque fois différente, parvenez-vous également à la tenir à distance en dehors des périodes de travail ?

— Evidemment, je n'échappe pas à une plus ou moins continue gésine. Je n'ai pratiquement jamais de vacances au sens classique du terme.

Une réussite

Dard, ce n'est pas San Antonio lui-même, mais c'est sûrement San Antonio lorsque celui-ci s'essuie les pieds lorsqu'il vient dîner chez sa mère, la douce Félicie... Lorsqu'il prend un coup de rogne après qu'on ait refroidi la gentille petite mère que des malfrats avaient coincée dans l'engrenage. Ce n'est pas Bérurier... Mais c'est une certaine façon de se pencher sur Bérurier, lorsque celui-ci prend des châtaignes sur sa grosse trogne avinée, lorsqu'il pense aux ébats extraconjugaux de sa femme, une balaine pré-nommée Berthe, avec le garçon coiffeur...

Il paraît que son chalet de Gstaad, où il passe le temps qu'il n'est pas à Genève ou en petit voyage de relaxation, a fort bonne mine. En tout cas, le super-appartement qu'il vient de se faire aménager à Genève — terrasse panoramique, une ribambelle de pièces lui permettant de s'ébattre sur un étage à lui tout seul et là-dedans, chaque chose atteignant la qualité et la beauté de l'objet d'art, sent la demeure de star.

Pourquoi pas ? Le roman policier — trois heures d'évasion pour quelques francs, représente un objet de consommation, obéissant aux lois économiques, dispensateur de coquets bénéfices à tous les stades de son élaboration...

Il n'empêche que Dard, spontanément, tient à préciser du fond de son appartement-musée : "Ma réussite matérielle m'a étonné... Mais je ne tiens pas à l'argent... Si par aventure je venais de nouveau à en manquer, je n'en ferais pas une montagne..."

Encore une fois, on regarde les murs, tapissés de tableaux précieux, et puis l'on regarde Dard lui-même... Mais c'est dit sans coquetterie ni, bien sûr, provocation. Le décor somptueux dans lequel il se lève chaque matin à 7 heures moins le quart le rassure, peut-être, sans l'assurer contre la fragilité des réussites et les facéties du destin.

De la main gauche

Quant à son oeuvre... Nous savons avec quel sadisme il est facile de fondre sur les oeuvres littéraires qui n'affichent à l'entrée aucune prétention excessive, qui se déroulent discrètement, sans autre ambition que d'amuser ou de distraire. Les questions à l'auteur sont généralement de cette veine : "Ce que vous écrivez, c'est gentil, mais n'est-ce pas, franchement, un peu sous-littérature ?" (Diable ! Qu'est-ce que de la littérature tout court ?) ou "N'êtes-vous pas tenté d'écrire

enfin quelque chose de sérieux ?"

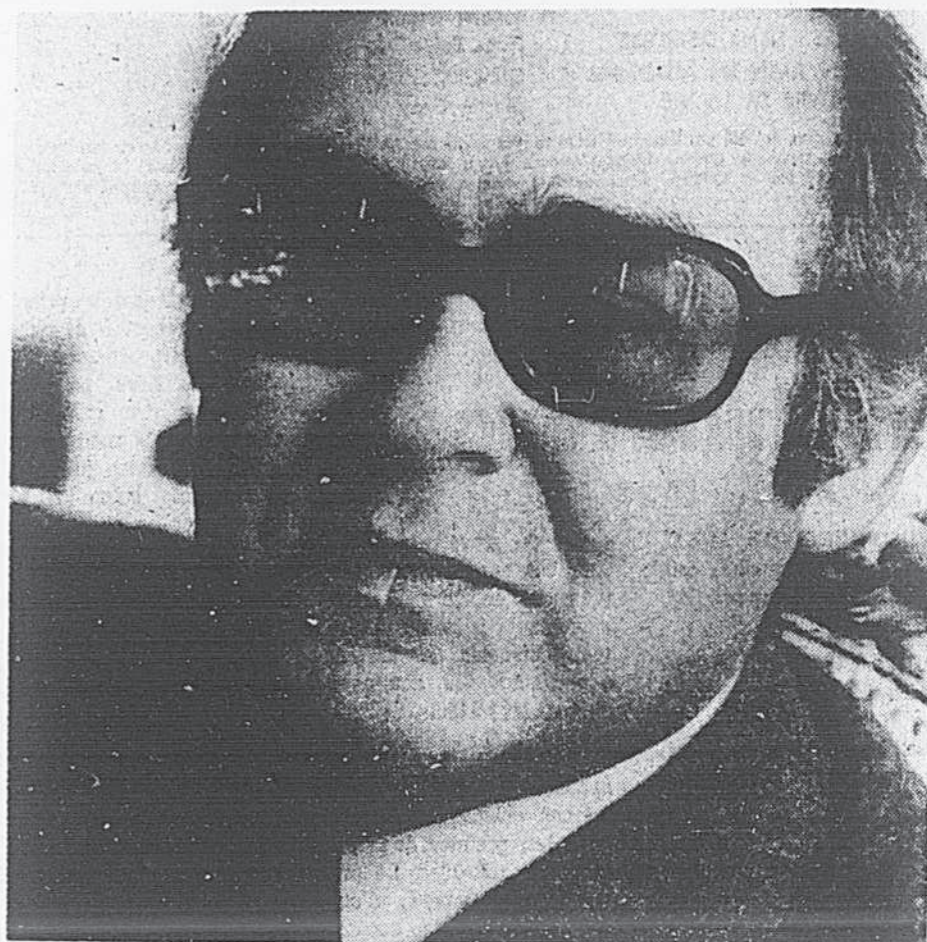
Dard a-t-il dû en sentir crépiter sur sa peau des petites questions méchantes pour citer lui-même, en conclusion, ce conseil de

Cocteau : "Vous êtes un merveilleux écrivain de la main gauche. Ne cherchez pas à devenir un écrivain de la main droite."

Commentaire de Dard : "On fait ce qu'on doit

faire... Si l'on n'est pas doué pour certaines choses, cela ne mène à rien. D'autant plus que d'autres le feront mieux !"

Claude MAIGRE (Keystone)



Robert Sabatier: dix siècles de poésie française.

La face cachée de la poésie française

APRES AVOIR mis le point final à sa fameuse trilogie "Les Allumettes suédoises", "Trois succettes à la menthe" et "Les Noisettes sauvages" (deux millions d'exemplaires en tout), Robert Sabatier, 51 ans, revient à ses premiers amours en poursuivant une "Histoire de la poésie française" en six tomes, dont les deux premiers viennent de paraître "La Poésie du Moyen Âge" et "La Poésie du seizième siècle".

Le seul fumeur de pipe de l'Académie Goncourt a, en effet, débuté avec un livre de poèmes "Les Fêtes solaires", et la poésie, à laquelle il a consacré par la suite de nombreux recueils et essais, n'est jamais absente de son oeuvre. Au reste, comme il le dit dans sa préface, c'est dès l'adolescence qu'il eut l'idée de cette tâche considérable qui représente donc trente années de sa vie.

Une injustice

— Robert Sabatier, ceux qui s'attendaient à trouver une anthologie poétique dans ces deux livres seront déçus, car il s'agit véritablement d'une histoire où les citations sont rares ?

— Mon entreprise est tout à fait différente de celle de l'anthologiste qui effectue un choix parfois arbitraire. En ce qui me concerne, j'ai voulu tracer l'histoire de dix siècles de poésie française c'est-à-dire depuis son apparition.

— Et vous dites qu'on affiche un dédain scandaleux pour le premier âge de notre poésie ?

— En effet, dès les origines de la langue française, on trouve toutes les caractéristiques de notre génie national, c'est-à-dire le goût de la satire, de l'épopée, de la foi, sans oublier les poèmes d'enseignement et le théâtre en vers.

— On s'aperçoit qu'il y a là un témoignage historique autant que littéraire, souvent négligé ou situé hors de la portée du grand public. Par exemple, on oublie régulièrement la poésie de langue d'oc, dans les manuels scolaires. J'ai voulu réparer cette injustice. Il en est de même pour les nombreux trésors des chansons de geste, comme pour un Rutebeuf, qu'on ne connaît généralement en France que grâce à une chanson de Léo Ferré.

— Est-ce cela qui vous conduit à vous comparer à un cosmogoniste qui chercherait "la face cachée de la poésie" ?

— En partie, car il existe de multiples facettes, dissimulées à nos yeux, et il était bon de montrer que nos premiers poètes, loin d'être des naïfs, étaient de grands créateurs et des gens conscients de l'importance de leur art.

— Ce qui m'a frappé, c'est que vous trouvez, parmi ces premiers poètes, des inspirateurs directs à ceux d'aujourd'hui ?

— L'aspect moderne de certains poèmes de Guillaume de Poitiers nous frappe d'étonnement. On trouve dans une chanson de toile, les rythmes et bien des mots du "Pont Mirabeau" d'Apollinaire. On peut faire des rapprochements entre un André de la Vigne, au début du XVIe siècle, et Paul Eluard. Je multiplie les exemples qui

proouvent la pérennité des inspirations de notre langue.

D'Aubigné et du Bellay

— Naturellement, vous ne vous privez pas de porter des jugements, comme lorsqu'il vous dites que d'Aubigné est "le plus puissant de tous les poètes français" ou que vous remettez du Bellay à la première place ?

— En effet, je ne manque jamais de donner d'autres opinions que la mienne, concernant les poètes. Je trace aussi les portraits de ces derniers pour que nous trouvions un monde vivant et non un musée rempli de statues.

— Cependant, de même que l'anthologiste fait parfois, selon vous, un choix arbitraire, ne craignez-vous pas qu'on vous accuse de donner une place exagérée à certains, comme, par exemple, à Maurice Scève et aux "poètes scéviens et lyonnais remarquables", auxquels vous consacrez trois chapitres ?

— Je fais part de convictions profondes. Il y a là un risque. Ce sera au lecteur de juger, mais ce que je propose me paraît raisonnable, et je dis pourquoi.

— En somme, vos livres renvoient nécessairement aux textes ?

— C'est le cas de toutes les histoires de la littérature. J'ai voulu, tout en racontant une belle histoire liée à l'histoire de France, présenter une invitation à la lecture.

Gilbert GANNE (Keystone)

AU COUCHER DU SOLEIL

KEBEC SPEC INTERNATIONAL & CHOM-FM présentent

sam. 26 juil.
DANE MASON
POCO
En cas de pluie, le 27

PLACE DES NATIONS 75
BILLETS \$5.00 En vente L'Alternatif, Discs & Place des Nations
Billets en vente aussi aux comptoirs TRS
168 (station Peel) 8:30h.

le Patriote STE-AGATHE
Réservations : 523-1131/521-6666
2 DERNIERS JOURS
Jean-Pierre FERLAND

LES MÉFAITS DE L'ACIDE
de C.J. MAGNIER
LE SÉRUM QUI TUE
de M. R. DE COTRET
Mise en scène: Gilbert Lepage
du 16 juillet au 23 août
mercredi au vendredi 20h30
samedi 21 h
Théâtre du Horla, Saint-Bruno
15, rue des Peupliers 653-0501

LA RAILLONNE PRÉSENTE
En collaboration avec Le Centre d'Essai des Auteurs dramatiques.
AIR CLIMATISÉ
LA GRANDE ENVOLÉE
DERNIÈRE CE SOIR
THÉÂTRE 4 SOUS 100 est. av. DES PINS 845-7277

BACHMAN-TRIUMVIRAT
ARTISTES INVITÉS SPÉCIAUX
TRIUMVIRAT * BOB SEGER
Samedi le 16 août 8 h p.m.
Forum de Montréal - Air climatisé
BILLETS \$6.00 aux guichets du Forum et tous les guichets du T.R.S.